

*Nicolas la Tempête,
Frère de la Côte*



Albert Bonneau

Nicolas la Tempête,
Frère de la Côte

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8528-1

Dépôt légal : Avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

SOMMAIRE

| | |
|---|-----|
| CHAPITRE PREMIER – LE MANOIR D’ORILLAC | 7 |
| CHAPITRE II – LA « GIRALDA » | 17 |
| CHAPITRE III – VERS LES ILES..... | 27 |
| CHAPITRE IV – L’ATTAQUE DES FRERES DE LA COTE | 37 |
| CHAPITRE V – APRES LE COMBAT | 49 |
| CHAPITRE VI – LA TORTUE | 59 |
| CHAPITRE VII – LE TRESOR DES CARAÏBES | 69 |
| CHAPITRE VIII – LE BOUCAN DE BRÛLE-GUEULE | 79 |
| CHAPITRE IX – AUX PRISES AVEC LES CINQUANTAINES | 89 |
| CHAPITRE X – SIROCCO SE CHARGE DE FAIRE PARLER LE CAPITAINE DIAZ | 99 |
| CHAPITRE XI – LA TAVERNE DE L’AVENTURIER SANS PEUR..... | 109 |
| CHAPITRE XII – LA CHASSE-PARTIE..... | 119 |

| | |
|--|-----|
| CHAPITRE XIII – NICOLAS LA TEMPETE PREND ET PILLE CAMPECHE..... | 129 |
| CHAPITRE XIV – LE COUVENT DE LA SANTA MADRE..... | 141 |
| CHAPITRE XV – LE CERCUEIL SACRE..... | 151 |
| CHAPITRE XVI – DEUX ANCIENNES CONNAISSANCES | 161 |
| CHAPITRE XVII – LA CAGE | 173 |
| CHAPITRE XVIII – EVASION | 185 |
| CHAPITRE XIX – LA FORET VIERGE..... | 197 |
| CHAPITRE XX – LES CARAÏBES ANTHROPOPHAGES | 209 |
| CHAPITRE XXI – LA LAGUNE AUX ALLIGATORS..... | 221 |
| CHAPITRE XXII – LE VAISSEAU TRAGIQUE | 231 |
| CHAPITRE XXIII – MONTBAR L’EXTERMINATEUR..... | 243 |
| CHAPITRE XXIV – PROJETS DE REVANCHE..... | 253 |
| CHAPITRE XXV – LES INDICATIONS DE BELLE-TROMBE..... | 263 |
| CHAPITRE XXVI – LA BATAILLE NAVALE DE SANTAREM..... | 275 |
| CHAPITRE XXVII – LA SAINTE-BARBE | 285 |
| CHAPITRE XXVIII – VERS LA FRANCE..... | 295 |

CHAPITRE PREMIER

LE MANOIR D'ORILLAC

– Tu es prêt, Gauthier ?

– Je suis prêt, monsieur le comte

– Il ne se doute de rien ?

– Il n'a pas le moindre soupçon.

– Alors, tout est pour le mieux. Tu sais ce qu'il te reste à faire ?

– Je sais, répondit le dénommé Gauthier, en esquissant un sinistre sourire

– Je t'ai dit, ajouta le comte, que, depuis la mort récente de Madame et de Monsieur d'Orillac, je suis devenu le tuteur du jeune Louis d'Orillac. A dix huit ans, le jeune homme ne se soucie que fort peu de la fortune colossale que lui ont laissée ses père et mère. Cette fortune, il me la faut, Gauthier. Ce château, où je ne suis que temporairement le maître, doit devenir ma propriété définitive. Il est donc nécessaire que Louis d'Orillac disparaisse.

Le hurlement du vent s'engouffrant dans la vaste cheminée de la grande salle interrompit le dialogue des deux complices.

– On nous écoute, ce me semble. N’entendez-vous pas ? balbutia Gauthier.

– Quel poltron tu fais ! C’est le vent ! Nous n’avons rien à craindre ! Dans un moment, quand Louis sera endormi, tu pénétreras dans sa chambre. Le réduire à l’impuissance et l’étrangler ne sera pout toi qu’un jeu d’enfant. Ceci accompli, tu précipiteras le corps du haut de la tour. C’est le seul moyen qui puisse égarer les soupçons. Le poison ?... Mauvais remède qui nous coûterait sans doute fort cher. Le poignard ?... Il n’y faut pas compter... Cette chute, au contraire, peut fort bien être attribuée à un accident. On sait, dans le pays, que l’enfant a toujours été sujet à certaines fugues. Déjà, Thibaude et un paysan l’ont surpris, une nuit, essayant de sauter par une fenêtre du manoir...

– Vous savez aussi bien que moi qu’il voulait s’enfuir. Croyez-moi, monsieur le comte, il serait préférable d’attendre. Un accident, dans la suite...

– Tu oublies que je suis pressé et que l’entreprise que je projette dans les Amériques ne demande aucun délai !

– Pourtant...

– Inutile de biaiser, maître Gauthier. Vous savez, je crois, que vous portez, marquée sur votre épaule, la fleur de lys du roi de France, qui indique votre ancien état de galérien. Moi seul ai daigné vous recueillir, vous procurer une personnalité nouvelle. Il suffirait donc d’une dénonciation de ma part pour vous faire reprendre le chemin des galères, à moins que vos juges ne préfèrent en terminer de suite et que le gibet...

– Par Notre Dame ! Qu’alliez-vous avancer, monsieur le comte ? Vous savez bien que je vous suis dévoué jusqu’à la mort !

– Alors, pourquoi ces réticences ?

– C'est que la justice...

– Ah ! la justice !... Tu crois qu'elle viendra mettre le nez dans nos affaires ? Décidément, tu me prends pour un naïf ! Ne sais-tu donc pas que je suis dans les meilleurs termes avec le bailli, et que le capitaine des gendarmes, Floconnas, est un de mes obligés ? Nul ne nous soupçonnera, sois-en sûr. D'ailleurs, ma protection ne constitue-t-elle pas une assurance certaine pour la sécurité ?

– Puisqu'il en est ainsi, monsieur le Comte, il sera fait selon vos désirs.

– Et je n'oublie pas d'ajouter que, dès demain, mille livres seront à ta disposition.

Une lueur brilla dans les yeux de Gauthier. Il salua jusqu'à terre celui qui venait de lui ordonner cet acte criminel et sortit par une porte dérobée.

Une fois seul, le comte se mit à marcher de long en large pendant quelques minutes. Puis, se frottant les mains, il esquissa un sourire de satisfaction.

– Allons ! s'écria-t-il, tout joyeux, le diable nous protège !

Il ne put se livrer plus longtemps à ses ténébreuses pensées. Brusquement, le vent venait d'ouvrir toute grande la fenêtre et d'éteindre la chandelle qui éclairait la pièce.

– Qui va là ? interrogea-t-il en portant la main à la garde de son épée.

Personne ne répondit. Allant à la fenêtre, il s'apprêta à la refermer et en profita pour jeter un coup d'œil aux alentours. Tout en bas, s'étendait la vallée de l'Adour dont les eaux miroitaient au clair de lune. Le vent courbait les branches des arbres et pénétrait

dans les cheminées en gémissant lugubrement. Tout, aux alentours, était désert.

Après avoir refermé la fenêtre, il se prépara à allumer la chandelle. Il n'en eut pas le temps. Une main vigoureuse venait de le saisir à la gorge. En vain tenta-t-il d'échapper à cette étreinte inattendue. En quelques minutes, réduit à l'impuissance, il gisait, ligoté et bâillonné, dans un coin de la pièce.

Le mystérieux agresseur, tâtonnant dans l'obscurité, atteignit la petite porte par laquelle Gauthier venait de disparaître quelques instants auparavant. Il s'engagea dans un long couloir, puis, bientôt, retenant son souffle, se réfugia dans l'encoignure d'une porte. Un bruit de pas se faisait entendre, de plus en plus proche.

Portant une torche dans sa main droite, Gauthier revenait dans la galerie. Après en avoir traversé la moitié, il s'arrêta. Puis, usant de précautions, évitant le moindre bruit, il s'apprêta à pénétrer dans la pièce, qui n'était autre que la chambre de Louis à Orillac. Le misérable allait accomplir l'œuvre de mort que lui avait commandée son maître.

Après avoir franchi le seuil, Gauthier se dirigea vers le lit du jeune homme qui dormait profondément. Son visage régulier, encadré de longs cheveux d'un noir de jais, reposait sur un oreiller bordé de fine dentelle. Son bras pendait le long de sa couche.

S'avançant sur la pointe des pieds, Gauthier se disposait à mener à bien sa sinistre mission. Déjà, il se penchait sur sa victime, se préparant à la réduire à l'impuissance et à étouffer ses cris, quand un coup de poing formidable, asséné sur sa nuque, le fit tomber

sur le parquet. Au bruit de sa chute, Louis d'Orillac s'éveilla en sursaut. Puis, regardant autour de lui :

– Qu'y a-t-il ? interrogea-t-il, encore tout engourdi par le sommeil.

– Il y a tout simplement, répondit une voix inconnue, que ce misérable allait tenter de vous assassiner !

– De m'assassiner ?

Avant qu'il soit revenu de sa surprise, son mystérieux sauveur venait de se saisir de la torche projetée sur le sol. Gauthier, qui se relevait au même moment, ne put réprimer une exclamation de terreur. Eclairé par le flambeau, le visage de son agresseur se détachait au milieu de l'obscurité de la chambre.

– Le Moulinois ! bégaya le misérable...

– Lui-même, messire Gauthier ! repartit le nouveau venu. Palsambleu ! tu ne t'attendais pas à ma visite ! On s'évade si peu souvent des galères du roi ! Cependant, l'occasion de te revoir m'a été fournie tout récemment à Belle-Ile... La surveillance s'est relâchée... Mes gardiens parlaient de politique, faisant l'éloge de notre grand souverain Louis le Quatorzième ! Je n'ai pas attendu plus longtemps pour m'enfuir et pour venir te demander des comptes !

– Je n'ai pas de comptes à te rendre ! répliqua Gauthier, dont les dents claquaient sous l'effet de la terreur.

– Pas de comptes ! Tu as la mémoire courte ! Qui m'a fait injustement condamner ? Qui, aidé de quelques séides, m'a abominablement grisé, puis accusé d'un crime dont il était l'auteur ? Qui donc, si

ce n'est toi, ignoble coupe-jarret ? Toi que je viens d'empêcher de commettre encore un nouveau forfait ?

Et le Moulinois, se tournant vers Louis d'Orillac, allait lui dévoiler l'infamie du compte et de son complice. Le jeune homme l'interrompit :

– Prenez garde ! lui cria-t-il.

Le galérien évadé se retourna. Bien lui en prit. Gauthier venait de bondir sur lui, un poignard à la main.

Sous les yeux horrifiés de Louis, un tragique corps à corps s'engagea dans la chambre. Le Moulinois, qui était un véritable colosse, eut tôt fait de triompher de son adversaire dont il agrippa la gorge de ses mains puissantes. En quelques minutes, Gauthier se retrouva, inerte, sur le sol, étranglé par celui qu'il avait calomnié autrefois.

– Enfin, monsieur, interrogea le jeune homme, me direz-vous ce qui signifient ces événements à cette heure nocturne ?

– Ils signifient tout simplement que, si un heureux hasard ne m'avait pas permis, aujourd'hui, de m'introduire dans le manoir, à la recherche de ce misérable dont j'avais retrouvé la trace, à l'heure actuelle, vous seriez, messire, étranglé comme un poulet et, par les soins de ce bandit, précipité du haut de la tour du manoir, sur les ordres de votre tuteur...

– Mon tuteur, le comte d'Alba, serait-il capable d'une telle perfidie ?

– Comme vous semblez peu le connaître ! La faim fait sortir le loup du bois, dit un proverbe. Eh bien ! Par Notre Dame ! La cupidité et le besoin d'argent auraient fait commettre à Monsieur d'Alba, tout comte qu'il est, un crime abominable ! Dissimulé

derrière le rideau de la grande salle, j'ai pu surprendre la conversation de ce noble seigneur et de Gauthier. Il est inutile d'ajouter qu'elle vous aurait édifié ! A bout d'expédients, votre tuteur ne songeait rien moins qu'à vous faire disparaître, et cela de la façon la plus odieuse.

– Monsieur, qui que vous soyez, vous venez de me sauver la vie ! Je vous en serai éternellement reconnaissant ;

– Nous sommes quittes, messire. Ne m'avez-vous pas prévenu à temps quand ce coupe-jarret m'attaquait en traître, par derrière ?

– Je n'ai fait que mon devoir. Depuis la mort de mes parents, le milieu dans lequel je vis m'est fort peu sympathique. Voulez-vous me rendre un service ?

– Deux, si vous voulez, messire. Ma vengeance est maintenant accomplie. Je suis libre, et demeure à votre entière disposition.

– L'existence me semblait odieuse dans ce manoir. Elle m'est devenue impossible depuis la tentative de tout à l'heure. Après tout, que m'importe ? cette fortune dont je suis le prisonnier et dont j'ai failli devenir la victime. Cette solitude hostile me pèse. J'ai soif d'aventures et d'inconnu... Voulez-vous m'aider à m'enfuir de ce manoir inhospitalier?... Voulez-vous m'arracher aux griffes de mon tuteur ?

– Vous n'y songez pas, messire ? Abandonner un si bel héritage !...

– Cet héritage, si beau soit-il, ne peut m'être remis avant ma majorité. D'ici là, le comte, dont l'influence est très grande dans la région, trouvera cent fois l'occasion de me supprimer !... Non ! Mieux vaut

partir, quitte à revenir plus tard et à faire prévaloir mes droits !

– Puisqu’il en est ainsi, messire, j’accepte de grand cœur de devenir votre compagnon de route. Cependant, je dois vous prévenir. Mon voisinage ne vous permettra pas de demeurer en France. Traqué et poursuivi par les exempts, je regagne au plus tôt la frontière pyrénéenne. De là, je me dirigerai vers un port espagnol et m’embarquerai à destination de l’Amérique.

L’Amérique ! Combien ce mot paraissait évocateur à Louis d’Orillac ! Oh ! voguer vers la terre des Caraïbes, vers cet Eldorado où aventuriers et flibustiers poursuivaient la série mouvementée de leurs exploits ! Comme le ciel bleu des tropiques semblait préférable à la géhenne du manoir ! Pour échapper aux atteintes de son tuteur, l’orphelin était décidé à aller jusqu’au bout du monde s’il le fallait !

– Sainte Croix ! J’accepte, mon brave Moulinois ! Mais comment pourrons-nous échapper au comte ?

A ces mots, le colosse éclata de rire. Et, comme Louis le regardait, étonné :

– Vous trouverez votre tuteur ficelé comme un saucisson dans la grande salle. Maintenant, messire, si le voyage vous ennuie, si ma compagnie ne vous plait pas, et si les Amériques ne vous paraissent trop lointaines, ne vous gênez pas. Je me ferai un grand plaisir d’envoyer votre tuteur ad patres...

En disant ces mots, il ramassa le poignard qu’avait laissé tomber Gauthier au cours de la lutte.

L’idée d’un crime répugnait à Louis d’Orillac. La solution expéditive que lui proposait son sauveur était loin de lui plaire. Malgré l’antipathie instinctive que

lui inspirait le comte d'Alba, en dépit du commerce qu'il lui avait vu engager, jadis, avec certaines personnalités d'Espagne, alors en guerre contre la France, il ne lui souriait pas de répandre du sang, même celui du pire criminel. Désormais, son intention était arrêtée. Il savait parler espagnol, il passerait donc la frontière avec le Mouloinois. Peut-être, Dieu aidant, lui serait-il possible de voguer bientôt vers l'Amérique.

– Ma décision est irrévocable, dit-il au Mouloinois. Nous partons de suite. Fuyons où vous voudrez. Je ne veux pas demeurer une minute de plus sous ce toit.. Jadis, j'y ai connu le bonheur lorsque vivaient mes parents bien-aimés. Maintenant, il m'y faudrait vivre chaque instant dans l'incertitude et dans la méfiance !

Peu après, le comte d'Alba, qui faisait de vains efforts pour se libérer de ses liens, vit revenir dans la salle son mystérieux agresseur accompagné de son pupille. En vain voulut-il protester. Le bâillon, solidement fixé, ne lui permettait pas d'articuler un seul mot.

Le jeune homme avait revêtu un costume de voyage. Il portait, à son côté, l'épée de son père. Un pistolet était fixé à sa ceinture. Quant au Mouloinois, il s'était armé de pied en cap avec l'arsenal que Gauthier portait sur sa peu intéressante personne. De plus, un long manteau, cueilli dans la garde-robe du comte, recouvrait ses vastes épaules. Un large feutre orné d'une plume de faisan le rendait méconnaissable. S'arrêtant à trois pas du comte, le colosse le salua en balayant le sol de son couvre-chef.

– Excusez-moi, messire, lui dit-il, si j'apporte une petite variante à vos intéressants projets. Votre pupille, maintenant au courant de vos intentions

ténébreuses, ne nourrit à votre égard qu'une affection très limitée et prend congé de votre peu scrupuleuse personne. Néanmoins, tranquillisez-vous. Par Notre Dame, il ne vous abandonne pas pour cela l'héritage des ses pères ! Tôt ou tard, comte d'Alba, vous le verrez réapparaître. Le moment viendra alors de lui rendre des comptes.

– Sans adieu, messire ! articula froidement Louis d'Orillac en sortant, suivi de son compagnon.

Dans un dernier effort, le comte tenta de se libérer de ses entraves. Constatant l'inanité de ses entreprises, il fit contre mauvaise fortune bon cœur. Il attendit l'aube, certain qu'une servante ou un domestique ne tarderait pas à le tirer de sa fâcheuse situation.

Le bruit des pas des deux fuyants s'éteignit peu à peu. Le calme, un calme sinistre, s'abattit à nouveau sur le manoir. Un rayon de lune filtrait à travers la fenêtre... Au loin, perchée sur un des arbres avoisinant l'Adour, une chouette faisait entendre un hullement lugubre.

CHAPITRE II

LA « GIRALDA »

Comment les deux fugitifs parvinrent-ils à Santander, après avoir exécuté un long voyage à travers l'Espagne septentrionale?... Un hasard heureux les avait favorisés.

Ayant pu quitter le manoir d'Orillac sans être surpris par les serviteurs du comte, ils s'étaient enfuis à travers la campagne, en direction des Pyrénées. Il avait aussi fallu pour cela la grande prudence du Moulinois, alliée à la parfaite connaissance de la langue espagnole du jeune homme. Nombre de gens se trouvant dans leur cas, et même des plus hardis, auraient échoué dès qu'il se serait agi de franchir la frontière. Les relations entre la France et Sa Majesté Catholique étaient des plus tendues à cette époque. Aussi, tout échange ou tout passage d'un pays à l'autre était-il devenu des plus délicat. On faisait bonne garde sur les deux versants des Pyrénées. Cela n'empêchait pourtant pas les contrebandiers de poursuivre la série de leurs exploits.

S'il avait été seul, Louis d'Orillac n'aurait pas hésité à se rendre à Bordeaux, d'où partaient, de

temps en temps, des navires à destination des Iles. Le capitaine d'Esnambuc avait, en effet, conquis, là-bas, en 1625, l'île de Saint Christophe Il avait ensuite obtenu l'autorisation de créer un comptoir qui, plus tard, fut dénommé la Compagnie des Iles d'Amérique. Dès l'occupation de la Martinique, cette société eut ses privilèges confirmés pour toutes les îles des Antilles comprises entre le dixième et le trentième degré. Le trafic entre Bordeaux et les nouvelles colonies étant assez régulier, le commerce devenait de plus en plus florissant à Saint Christophe. De nombreux corsaires et aventuriers, soutenus par de riches armateurs, s'étaient embarqués à destination des archipels de la mer des Caraïbes.

Mais Louis n'oubliait pas que le séjour en France était interdit au Moulinois, à la suite de son évasion des galères. De plus, le comte d'Alba pouvait fort bien avoir averti la police. Le jeune homme ne tenait aucunement à se voir interdire l'embarquement par les exempts.

Les deux compagnons avaient donc entrepris le voyage le plus hasardeux et le plus périlleux. Fort heureusement, lors de sa fuite du manoir, Louis n'avait pas oublié d'emporter une bourse des mieux garnies. Usant de ruse, après quelques jours de marche sur les bords de la Bidassoa, il s'aboucha avec un chef de contrebandiers basque qui, trompant la surveillance des nombreuses patrouilles françaises et castillanes échelonnées dans la région, les conduisit sans encombre en pleine Navarre espagnole.

Une fois parvenu à Pampelune, Louis eut la chance de rencontrer don Jaime de Izquierda. Ce gentilhomme espagnol avait, jadis, été sauvé par son père, le comte d'Orillac, à qui il avait promis de ne

jamais oublier ce bienfait. Après avoir reçu les deux fugitifs à bras ouverts et leur avoir fait jurer qu'ils n'espionnaient pas au profit de la France, don Jaime leur fit procurer tous les papiers nécessaires à l'accomplissement de leur randonnée.

– Nos deux pays sont en mésintelligence, avait-il déclaré. Je ne voudrais pas qu'un acte de ma part puisse causer une difficulté quelconque aux troupes de Sa majesté Catholique.

Louis d'Orillac eut tôt fait de détromper son bienfaiteur. Son seul but consistait, avec son compagnon, à vouloir se rendre en Amérique, afin d'oublier, le premier, un tuteur peu scrupuleux, le second, une injuste captivité.

– Je faciliterai tous vos projets, conclut alors don Jaime, rassuré. D'ailleurs, mon beau frère, le comte Juan de Mendoza, vient d'être nommé par le roi gouverneur de Vera-Cruz. Il s'embarque dans quelques jours à Santander avec sa fille Dolorès. Il ne tient qu'à vous de les accompagner et de faire voile à destination de la Nouvelle-Espagne.

Louis et le Moulinois acceptèrent d'emblée cette proposition qui faciliterait singulièrement leurs projets. C'est pourquoi, trois semaines après leur entrevue, à Pampelune, avec don Jaime de Izquierda, les deux amis se trouvèrent embarqués à bord d'un magnifique galion, *La Giralda*, – trois cent cinquante hommes d'équipage et quatre vingt canons –. Au moment où nous les retrouvons, le navire s'apprêtait à cingler en direction de la mer des Caraïbes.

Pendant que le comte de Mendoza prenait, avec sa fille, possession de sa cabine, les deux compagnons assistaient, amusés, au va-et-vient des matelots et de

l'équipage. A moitié nus, des débardeurs transportaient des paquets et des caisses de toutes sortes contenant des armes et des munitions destinées aux garnisons de la Nouvelle-Espagne. De nombreux tonneaux de vin s'alignaient, et, poussés par des bras vigoureux, prenaient, les uns après les autres, le chemin de la cale. Un peu plus loin, des marins lavaient le pont à grande eau, parachevant ainsi la toilette du navire avant son départ pour l'Amérique.

C'est que la *Giralda* n'était pas un galion ordinaire. Sa coque puissante portait déjà, en maints endroits, des marques glorieuses indiquant qu'elle avait été, à la fois, au danger et à l'honneur. Tout récemment même, au cours de sa dernière croisière à travers les Caraïbes, elle avait été prise en chasse, au large de Saint Christophe, par le brick du célèbre aventurier Montbar l'Exterminateur, la terreur des Espagnols. De nombreuses bordées avaient été échangées. Le sang avait coulé, mais la *Giralda* avait pu éviter la capture grâce au sang-froid de son équipage et à l'adresse de ses canonnières. Tandis que les flibustiers s'emparaient d'un bâtiment de faible tonnage, le galion avait pu prendre le large et rejoindre l'escadre de la Nouvelle-Espagne, non sans avoir essuyé une violente canonnade à bâbord.

Encouragé par cette heureuse volte-face, le Capitaine Gomez Marillo, seul maître après Dieu à bord de la *Giralda*, avait décidé d'entreprendre une nouvelle traversée. Avec cette insouciance et cette fougue si particulières à la race espagnole, il déclara qu'il n'avait plus rien à craindre de Montbar et de ses ladrones. Selon lui, ces derniers ne se hasarderaient plus à attaquer un galion aussi formidablement armé. Une cinquantaine de miquelets destinés à escorter le

nouveau gouverneur de la Vera-Cruz avaient été adjoints à son équipage. Le capitaine Gomez ne doutait pas qu'un tel renfort ferait immédiatement rebrousser chemin aux flibustiers s'ils avaient l'audace de se présenter.

En vain, le comte de Mendoza avait-il fait part de quelques appréhensions au sujet de la sécurité du voyage, hésitant à emmener Dolorès, sa fille bien-aimée. Gomez, débonnaire, avait assuré que la señorita serait tout aussi protégée dans sa cabine de la *Giralda* que dans son palais de Pampelune. Aussi, le comte n'avait plus hésité. Dolorès et sa suivante, Na Serafina, s'étaient embarquées à bord du galion.

Louis d'Orillac connaissait tous ces détails. Il avait accompli avec beaucoup de plaisir le trajet de Pampelune à Santander en compagnie de la jeune Espagnole. Ayant perdu sa mère depuis quatre ans, Dolorès de Mendoza, qui ne comptait que seize printemps, présentait un des plus merveilleux types de brune qu'il ait été donné de voir. Une ravissante mantille encadrait ses beaux yeux d'un bleu d'acier. Petite, mais infiniment gracieuse, elle avait su employer ses longues journées de solitude et de tristesse à s'instruire. Sur beaucoup de points, elle en aurait remontré au jeune Gascon.

Ce dernier, toujours assis sur un paquet de cordages, songeait à la bonne impression que lui avait faite Dolorès lorsque la voix du Moulinois vint l'arracher à ses pensées. Le brave garçon ne se sentait plus de joie. Il allait enfin voguer vers la liberté et l'inconnu, sans avoir à redouter les exempts lancés à sa poursuite. Néanmoins, ce fut d'une voix étranglée par l'émotion qu'il s'adressa à Louis :

– N’empêche, monsieur Louis, que cela me fait quelque chose de quitter la France. On a beau avoir souffert et subi l’injustice de ses compatriotes, il vous semble toujours, quand on quitte son pays, peut-être pour n’y plus revenir, que l’on vous a arraché un morceau de votre cœur !

Le jeune homme, étonné, s’était retourné. Jamais le galérien évadé n’avait fait preuve d’une telle sensibilité. Jamais non plus, depuis Orillac, il ne lui avait parlé de son passé. Reconnaissant de l’immense service qui lui avait été rendu, Louis n’avait pas osé questionner le Moulinois, craignant de raviver chez ce dernier de trop douloureux souvenirs.

– Puisque nous allons quitter l’Europe, monsieur Louis, il faut que vous sachiez qui est celui que vous avez daigné choisir pour compagnon... Il est toujours, et malgré tout, demeuré un honnête homme !

– Mais je n’en ai jamais douté, mon bon ami ! repartit le Gascon en serrant vigoureusement la main que lui tendait le colosse.

– Mon véritable nom est Jacques Blanchet, reprit ce dernier. On m’appelle le Moulinois parce que je suis originaire de la capitale du Bourbonnais. Ah ! mon vieux Moulins avec son Jacquemart et son château se mirant dans les eaux de l’Allier ! Qu’il m’aurait été agréable de les revoir ! Mais, hélas, cette consolation ne m’a pas été accordée. N’étais-je pas le condamné, le banni... Le marqué ! un séjour dans ma ville natale m’aurait valu une nouvelle arrestation. Cette fois, il y a gros à parier que je ne serais pas sorti vivant des galères du roi !

– Au cours de la scène tragique qui s’est déroulée au manoir, j’ai vaguement entendu les griefs que tu

reprochais à Gauthier. C'est donc ce misérable qui t'a fait condamner ?

– Oui, monsieur Louis, c'est lui-même ! J'étais un honnête homme. Dès ma plus tendre enfance, j'avais voulu m'orienter vers le métier des armes. Mes parents ne voyaient pas sans plaisir un de leurs enfants endosser l'uniforme. Songez donc, j'avais onze frères et sœurs, et l'on ne mangeait pas toujours du pain à la maison ! A dix neuf ans, quittant ma famille, je m'engageais aux mousquetaires.

Ah ! monsieur Louis, quelle belle existence que celle d'un soldat ! Courir sus à l'ennemi, braver la mort à chaque instant, quelle bonne vie ! J'étais à Pignerol sous Monsieur de la Force. C'est au cours de cette bataille que j'ai fait mes premières armes et que j'ai reçu le baptême du feu : une balle dans mon feutre, une autre dans mon bras gauche ! J'étais encore à Avein et à Corbie... J'ai combattu devant Arras, sous Monsieur de La Meilleraye... Enfin, j'ai fait cinq prisonniers à Rocroi, sous Monsieur de Condé. C'est vous dire que je n'étais pas un lâche !

A la suite de cette dernière campagne, je devais faire, pour mon malheur, la connaissance de Gauthier qui était piquier dans l'armée du duc de Chaulnes. Au cours d'une reconnaissance aux environs de Rocroi, ce misérable me fit entrer dans une ferme et me grisa abominablement. Que voulez-vous, monsieur Louis, je ne suis pourtant pas un ivrogne, mais la guerre nous avait fait souffrir bien des misères... On se consolait comme on pouvait quand l'occasion s'en présentait...

Le soir, je ne rentrais pas au camp des mousquetaires, et pour cause ! Le lendemain, à l'aube, une patrouille me découvrit ivre mort dans la

maison odieusement mise au pillage. La fermière et son mari avaient été passés au fil de l'épée. Demeuré sur les lieux du crime, je fus immédiatement accusé du forfait. Gauthier fut l'un des premiers à m'accabler, affirmant m'avoir vu frapper brutalement mon hôtesse qui se refusait à me servir de la bière ! Mes bons antécédents et mes états de service, m'évitèrent la potence. Mais tout m'accusait. Je fus condamné à être marqué au fer rouge et à ramer à perpétuité sur les galères du roi. Gauthier qui, peu après, s'était rendu coupable de vol et avait été pris sur le fait, ne tarda pas à me rejoindre.

Sans mot dire, j'échafaudais, tout à la fois, mon évasion et ma vengeance. Gauthier étant parvenu à déjouer la surveillance de nos gardiens et à prendre la fuite, je suivis son exemple quelques semaines plus tard. Je me mis à sa recherche pour prendre ma revanche et lui faire avouer son crime et son faux témoignage. L'imminence d'un nouveau forfait de la part du misérable, les événements qui se sont précipités au manoir d'Orillac, où j'avais réussi à m'introduire, ont été les seules causes de l'insuccès de mon projet. Pour défendre mon existence menacée, j'ai dû supprimer Gauthier, et, partant, le seul témoin qui aurait pu prouver mon innocence...

– Elle n'en est pas moins certaine ! interrompit le jeune homme en serrant encore la main du Moulinois. Sois sans crainte, ami, j'ai confiance en toi. Je m'emploierai de toutes mes forces à faire réparer, tôt ou tard, cette monstrueuse erreur judiciaire !

– Puisque vous m'accordez votre confiance, monsieur Louis, c'est le principal ! Coupable ou innocent aux yeux des autres, peu m'en chaut. Mais j'aurais été consterné de vous inspirer de la méfiance.

J'ai attendu longtemps avant de me confesser à vous. J'hésitais, ayant peur de perdre votre estime. Mais, maintenant, je suis plus à l'aise. Il me semble avoir un grand poids de moins...

– Tes confidences étaient inutiles ! Ma sympathie, je dirai même mon affection, t'est depuis longtemps acquise. Ne sommes-nous pas, maintenant, et depuis de longues journées déjà, compagnons de voyage d'aventures ?

– Ah ! monsieur Louis ! s'il le fallait, je vous suivrais jusqu'au bout du monde ! Désormais, vous pouvez compter sur mon dévouement absolu ! C'est, entre nous deux, à la vie et à la mort !

Touché par la sincérité du brave garçon et par les grosses larmes qui sillonnaient ses joues hâlés par le soleil, Louis d'Orillac ouvrit les bras. Le jeune homme et le galérien s'unirent en une accolade fraternelle.

La circulation sur le pont devenait de plus en plus animée. Les débardeurs s'empressaient de transporter les dernières caisses. Le vent étant favorable, quelques matelots, grimpés dans la mâture, larguaient les voiles.

Louis d'Orillac, étonné, contemplait ces diverses manœuvres. Le Moulinois qui, pendant son séjour sur les galères, s'était familiarisé avec tout ce qui concernait la navigation, lui expliquait les diverses manœuvres à exécuter. Depuis le beaupré jusqu'à la voilure, il lui énonçait les diverses pièces qui constituaient le gréement. Et le Gascon, terrien dans l'âme, s'émerveillait devant ce monde nouveau qu'il était entrain de découvrir. Il ne regrettait plus le manoir d'Orillac ! Seule, une particularité venait

interrompre sa gaieté : il ne naviguerait pas à l'ombre du pavillon fleurdelisé de France, et devrait accomplir sa traversée sous un nom et une nationalité d'emprunt.

Le Moulinois qui, dans maintes batailles, avait combattu les Impériaux, ne se sentait pas très rassuré à bord d'un bâtiment de Sa Majesté Catholique. L'embarquement des cinquante miquelets avait eu le don de lui faire froncer les sourcils. Il n'oubliait pas le temps, où, mousquetaire du roi de France, il courait sus à ces fantassins demeurés les ennemis de son pays. Instinctivement, sa main alla caresser la poignée de sa rapière. Il allait même formuler une réflexion assez désobligeante à l'égard de l'escorte du gouverneur de la Vera-Cruz, mais Louis l'arrêta d'un geste.

Les débardeurs avaient quitté le pont en hâte. Le pilote se tenait immobile devant son gouvernail. Les marins se précipitaient à leurs postes.

Des commandements se firent entendre. La *Giralda*, ayant levé l'ancre, allait virer de bord et s'éloigner du port de Santander pour se diriger à toutes voiles vers le large.

CHAPITRE III

VERS LES ILES

Des jours, des semaines, s'étaient écoulés ; Grâce à l'obligeance du capitaine, Louis d'Orillac, accompagné du comte de Mendoza, avait pu visiter le galion de fond en comble. Du château avant au tillac, il avait fait connaissance avec les guindeaux et les cabestans, et inspecté l'habitacle où se trouvait la boussole, toujours sous les yeux du timonier qui guidait la marche du navire. La manœuvre du gouvernail devint bientôt familière au jeune Gascon, que tout l'équipage prenait pour un riche hidalgo, voyageant pour son plaisir, accompagné de son domestique.

L'Atlantique, jusqu'ici, avait été assez calme. Au début de la traversée, Dolorès et Na Serafina avaient été quelque peu incommodées par le roulis et le tangage. Elles semblaient maintenant avoir « le pied marin ». Les grosses lames et les embruns qui déferlaient sur la *Giralda* ne les effrayaient pas. Souvent, sur le pont, accoudées au bastingage, elles assistaient au coucher du soleil. Un spectacle féérique se déroulait devant leurs yeux. L'horizon se teintait

de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. La surface des flots qui les reflétait, semblable à quelque gigantesque caméléon, changeait de teinte de minute en minute.

C'étaient, alors, des cris d'admiration et des exclamations sans fin. Souvent aussi, la nuit venue, Dolorès aimait à contempler les étoiles en compagnie de Louis et du capitaine qui se faisait un plaisir d'initier les deux jeunes gens aux mystères du ciel.

Une très grande amitié unissait Louis d'Orillac et Dolorès de Mendoza. Ils étaient déjà d'excellents camarades au moment de l'embarquement. Le voisinage continuel à bord du vaisseau en avait fait deux inséparables compagnons. Le Moulinois se demandait avec anxiété comment, à l'arrivée à Vera-Cruz, il lui serait possible de séparer les deux jeunes gens, de condition et de nationalité si différentes !

Cette nuit-là, une de ces splendides nuits tropicales, les passagers étaient réunis sur le château avant. Les soldats et les marins reposaient pour la plupart. Seul le timonier, debout devant la roue du gouvernail, scrutait l'horizon, guidant le galion en direction des côtes de la Nouvelle-Espagne.

La plus grande partie de la traversée était déjà accomplie. Dix jours auparavant, on avait longé les Açores. On approchait des Iles, ces terres éblouissantes où flibustiers et boucaniers accomplissaient des exploits fabuleux, causant de graves préjudices à la puissance espagnole, et détruisant ou capturant les nombreux navires qui, partis du Nouveau-Mexique, se dirigeaient, chargés de richesses, vers la péninsule ibérique.

Depuis longtemps, au manoir d'Orillac, Louis avait entendu parler des merveilleux exploits des

aventuriers. Néanmoins, profitant de la présence du comte, il interrogea ce dernier en ces termes :

– A votre avis, señor, ne vous semble-t-il pas dangereux de vous aventurer vers les Iles ? J’ai su, par ouï-dire, que la mer des Caraïbes était infestée de flibustiers !

– Sans doute, mon jeune ami. Les ladrones¹ ne sont pas rares dans les parages, mais je les crois incapables de s’attaquer ouvertement à un galion aussi formidablement armé que la *Giralda* ! Le pavillon de Sa Majesté Catholique inspirera un bien salutaire respect à ces brigands.

– Alors, nous passerons à travers la mer des Caraïbes ?

– A travers la mer des Caraïbes en effet, quoique ce ne soit pas là le trajet le plus court. Mais les ladrones sont actuellement implantés à la Tortue. Les Lucayes se trouvent infestées de leurs bâtiments qui interdisent parfois tout accès dans le détroit de Floride. Il sera plus prudent – et de cela je vous parle d’après le capitaine Gomez, car je ne suis qu’un vulgaire profane en ce qui concerne les choses maritimes – d’aborder la mer des Caraïbes en passant entre l’île Saint-Christophe et les îles Sainte-Croix. De là, la *Giralda* gagnera à toutes voiles le détroit du Yucatan, d’où il nous sera facile de cingler vers la Vera-Cruz, but de notre voyage.

– Je comprends, señor comte. Mais, ce que je m’explique difficilement, c’est la terreur qu’inspire cette poignée d’aventuriers aux flottes toutes

¹ Les voleurs. Terme de mépris employé par les Espagnols pour désigner les flibustiers

puissantes du roi d'Espagne. Que sont, au juste, ces ladrones qui épouvantent les navigateurs ?

– Par la Madone, ce sont de rudes adversaires, croyez-moi ! Si Sa Majesté, occupée essentiellement par les affaires d'Europe n'y prend garde, cette poignée de forbans lui coûtera la partie la plus riche de son magnifique empire colonial d'Amérique. Cependant, notre souverain préfère temporiser. Il ne se doute pas que, le jour où la puissance coloniale espagnole d'Amérique aura disparu, c'en sera fait de la prédominance de l'Espagne dans le monde. Déjà, le vieil empire de Charles-Quint chancelle sous les coups de ses adversaires européens, dont les Français ne sont pas les moins redoutables... Et ce sont également des Français qui commandent le plus grand nombre des bandes de ladrones qui infestent les Iles en général, et Hispaniola en particulier.

– Ces flibustiers sont donc des hommes extraordinaires pour tenir ainsi tête à la plus formidable puissance de l'univers ?

– Ce sont de véritables démons ! Ecoutez leur histoire et vous verrez ce qu'ont pu faire, à force de persévérance, quelques poignées de chercheurs d'aventures, combattant plutôt pour leur propre intérêt que pour celui de leur pays dont ils favorisent les desseins...

L'auditoire, intéressé, avait fait cercle autour du comte. Louis d'Orillac n'était, certes, pas le moins attentif. Le Moulinois, qui s'était peu à peu familiarisé avec la langue espagnole, pouvait comprendre la plus grande partie du récit.

– Il y a quelques années, commença don Juan de Mendoza, les seules possessions françaises des Iles se

limitaient à la Guadeloupe et à la Martinique. Tout l'archipel environnant appartenait à l'Espagne, sauf quelques îlots que nous disputaient les navigateurs anglais. A cette époque, les galions pouvaient croiser sans danger dans la mer des Caraïbes et dans le détroit de Floride. Les quelques pirogues d'indigènes que l'on rencontrait dans ces parages étaient à peu près inoffensives. Nos hardis capitaines se moquaient des flèches que les sauvages dirigeaient contre la coque de leurs navires. Quelques coups de canon suffisaient à éparpiller ces bandes de fanatiques comme de simples volées de moineaux.

Il n'en fut plus de même après que Monsieur d'Esnambuc, gentilhomme normand, ait décidé de fonder, dès 1625, une colonie dans l'île de Saint-Christophe. Peu à peu, protégés par la bienveillance du gouverneur de la Martinique et de la Guadeloupe, les ladrones se sont infiltrés à travers les mers intérieures, et même sur les côtes que baigne l'océan Atlantique.

Sa majesté Catholique apprit avec déplaisir la tentative hardie des aventuriers. Plusieurs convois furent bientôt pillés. Deux galions, partis de la péninsule à destination de Saint Domingue, ne parvinrent pas à destination. Les ladrones s'étaient chargés de se les approprier. Dès lors, ils tentèrent par tous les moyens de paralyser notre commerce.

L'Escurial ne pouvait pas supporter plus longtemps cet état de choses humiliant pour la métropole. Sa Majesté envoya l'amiral Frédéric de Tolède au Brésil. Ce dernier devait combattre les Hollandais, qui commençaient à créer des difficultés à l'empire dans la région de l'Amazone. Frédéric de Tolède reçut l'ordre, avant d'accomplir sa mission au

Brésil, de cingler vers Saint-Christophe et d'en chasser les audacieux qui avaient établi leur repaire dans cette île.

Des Anglais avaient également pris possession d'une partie de Saint-Christophe. Ce n'a pas été, certes, sans discussion avec les Français, les gens de ces deux nations n'ayant jamais beaucoup familiarisé ensemble. Néanmoins, les uns et les autres, poursuivant un but commun, s'allièrent pour écumer la mer des Caraïbes et les côtes de l'archipel.

Ils étaient, pour la plupart, partis en quête de rapines, lorsque Frédéric de Tolède mouilla devant Saint-Christophe. Il ne fut donc pas difficile à l'amiral de s'emparer de l'île et d'en déloger les habitants presque sans coup férir. On leur accorda la vie sauve après leur avoir fait promettre de ne plus revenir. Peu après, tandis que la flotte espagnole était occupée à croiser sur les côtes du Brésil, les ladrones réoccupèrent Saint-Christophe et jurèrent de se venger de l'outrage qui leur avait été infligé.

Mais comme, de par sa situation, l'île restait toujours à la merci d'un coup de main, les ladrones résolurent d'occuper un repaire plus sûr. Ne pouvant se décider à revenir dans leur pays d'origine, et ne voulant pas engager une lutte ouverte contre la puissante flotte espagnole, ces chercheurs d'aventure s'embarquèrent presque tous. Ils cinglèrent alors à travers la mer des Caraïbes, à la recherche d'un nouveau domaine où, plus protégés, ils pourraient impunément défier leurs ennemis.

Plusieurs chefs des ladrones, et, parmi eux, le fameux Montbar l'Exterminateur, décidèrent de se fixer dans la partie occidentale d'Hispaniola. Ils débarquèrent dans l'île, sans grande opposition de la

part de nos troupes qui occupaient le pays avec de faibles détachements. Les flibustiers s'organisèrent donc. Un grand nombre d'entre eux, délaissant la navigation, se firent chasseurs. Le gibier abondait dans Hispaniola. Bœufs sauvages et sangliers parcouraient les savanes et les fonds. Les ladrones s'employèrent, pour la plupart, à vivre du trafic de la viande et des peaux. On les appela boucaniers. Malgré les retours offensifs et les victoires des Espagnols qui les repoussèrent souvent jusqu'à la côte, ils demeurèrent obstinément dans les fonds de l'Artibonite. Parfois peu nombreux, ils furent assez audacieux pour inquiéter nos troupes et permettre à leurs frères de nourrir des projets d'attaque et de revanche.

Pendant ce temps, les aventuriers de la mer, surnommés les flibustiers par leurs compatriotes, avaient décidé de conquérir, pour mouiller leurs bâtiments, un point d'attache qui remplacerait plus avantageusement Saint-Christophe. Ils choisirent la Tortue, île située au vingtième degré un dixième de latitude au nord d'Hispaniola, dont elle n'est séparée que par un canal parallèle de deux lieues de largeur.

Cette île ; au premier abord, n'a rien de bien séduisant pour le navigateur. Hérissée de toutes parts de rochers inaccessibles, elle semble une gigantesque forteresse émergeant des flots. Pour cette raison, on l'a longtemps surnommée la Côte-de-Fer. Un semblable nid de vautours constituait un refuge rêvé pour les ladrones en quête d'aventures et de rapines. Là, une expédition aussi puissante que celle de Frédéric de Tolède pouvait être tenue en échec. Il fallait donc s'emparer à tout prix de la Tortue.

Dans ce but, les flibustiers débarquèrent sur le seul point accessible du rivage. C'est un lieu, surnommé la Rade, où les vaisseaux de fort tonnage peuvent mouiller sans encombre. Le gouverneur d'Hispaniola, prévenu à temps de leurs desseins, avait fait envoyer une garnison de vingt cinq hommes dans l'île. Cependant, ces derniers, trouvant le séjour maussade, abandonnèrent sans combat la place aux ladrones qui s'y établirent en chantant victoire.

Dès lors, des multitudes de pirates affluèrent vers le nouveau quartier général de la Flibuste. Saint-Christophe fut presque totalement désertée, tandis qu'Hispaniola et la Tortue étaient considérées comme des eldorados qui devaient apporter la gloire et la fortune à leurs occupants. Les Hollandais, fort heureux de pouvoir nous créer quelques difficultés, contribuèrent pour beaucoup à l'installation des aventuriers.

Les Espagnols ne demeuraient pas inactifs pour autant. L'occupation de cette petite partie de leur immense empire colonial leur faisait présager la désintégration complète du domaine considérable découvert par Christophe Colomb. Cette désagrégation s'accomplirait au profit du roi de France, des Anglais et des Hollandais... Le général des galions, profitant de l'absence de la plupart des ladrones qui étaient partis en course dans les parages des Lucayes, attaqua et prit la Tortue, dont il passa tous les habitants au fil de l'épée. C'était une juste réponse aux parjures de Saint-Christophe ! Beaucoup furent pendus... Fort de son succès, pensant que, redoutant un nouveau châtement, les flibustiers délaisseraient à tout jamais leur second port d'attache, le général des galions s'en fut en négligeant de laisser

une garnison à la Tortue. Seule, Hispaniola, comprenant le danger que lui faisaient courir ces terribles compagnons, leva une compagnie de cinq cents hommes, qui furent divisés en dix cinquantaines, lesquelles contribuèrent à la défense de la colonie.

Au retour de leur expédition, à la vue de leur établissement détruit et de leurs frères massacrés, les ladrones jurèrent de prendre une éclatante revanche. La reconstitution de leur nid de vautours nécessita, néanmoins, plusieurs mois pendant lesquels les galions de Sa Majesté Catholique purent prendre quelque répit.

Malheureusement, ce calme ne devait pas durer longtemps. Un certain chevalier de Poincy, lieutenant du roi de France aux îles de la Guadeloupe et de la Martinique, suivant la politique perfide de ses prédécesseurs, s'associa avec un aventurier sans scrupules, Le Vasseur, un ancien compagnon d'Estambuc. Il lui proposa de s'établir à la Tortue où les Anglais, commandés par un certain Willis, venaient de déloger les Français.

Il y a de cela à peine vingt ans. Tout le ban et l'arrière-ban des ladrones s'est réuni pour reconquérir son ancienne prédominance. En un clin d'œil, Willis a été chassé de l'île. Les aventuriers s'y sont réinstallés en maîtres, s'établissant solidement, fortifiant la rade, et rendant toute surprise impossible. Depuis ce coup de force, c'en a été fait de notre tranquillité dans la mer des Caraïbes ! Forbans écumeurs des mers y règnent en maîtres. Le pavillon des ladrones, fort dignement accompagné par celui, fleurdelisé, du roi de France, sème partout la terreur. Les navires marchands sont attaqués pour la plupart. Il n'en est

pas de même, heureusement, des bâtiments de guerre. Si les flibustiers s'avisaient de nous attaquer, ils trouveraient à qui parler !...

Tous avaient écouté avec un vif intérêt les explications du comte de Mendoza. Chacun les commentait à sa manière. Gomez Marillo, survenu au cours du récit, se vantait de ne faire qu'une bouchée de « ces pouilleux de ladrones ». Louis et le Moulinois, sans rien en laisser paraître, professaient une admiration sans borne à l'égard de ces aventuriers intrépides. Lorsque chacun se fut retiré dans sa cabine, avant de s'endormir, le jeune Gascon se remémora pendant longtemps les exploits de ses terribles compatriotes.

Au matin, il fut réveillé par un bruit de voix et un piétinement insolites. Il s'habilla à la hâte et courut sur le pont. Le soleil venait de se lever, éblouissant, lançant à profusion des milliers de paillettes d'or à la surface de l'océan. A l'horizon, pourtant, un point noir venait d'apparaître, et la vigie qui guettait dans la mâture annonçait au même moment :

– Navire à tribord !

CHAPITRE IV

L'ATTAQUE DES FRERES DE LA COTE

Au cri poussé par la vigie, l'équipage s'était groupé sur le pont. Les marins et les miquelets, accoudés aux bastingages, s'efforçaient de distinguer le nouveau venu. Le capitaine Gomez, accompagné du comte de Mendoza, se tenait sur le château avant et examinait le navire signalé avec sa lunette d'approche. Louis d'Orillac et le Moulinois ne tardèrent pas à rejoindre les deux hommes, fort curieux de connaître la nationalité et les intentions du bâtiment qui grossissait à vue d'œil et cinglait à toutes voiles en direction de la *Giralda*. Au bout de quelques minutes, on put le distinguer facilement. C'était un brick-goélette de trente-six canons. Son équipage, semblable à une nuée de fourmis minuscules, s'agitait sur le pont avec fébrilité.

– A quelle nationalité peut appartenir ce navire ? interrogea le comte de Mendoza.

– Per Nuestra Señora del Merced, il nous est encore difficile de vous le dire, señor, répartit le

capitaine. En tout cas, nous allons l'obliger le plus facilement du monde à nous montrer ses couleurs !

Et, se préparant à joindre le geste à la parole, il ordonna aux canonniers de se tenir à leurs postes, prêts à toute éventualité.

Le brick n'ayant cessé d'avancer, un coup de canon partit du galion. Le boulet vint s'enfoncer dans les flots, à quelques brasses à bâbord du nouvel arrivant.

– C'est la semonce, chuchota le Moulinois à l'oreille du jeune Gascon. Ils n'ont pas l'air de vouloir obéir, là-bas. C'est mauvais signe. Je veux être pendu, monsieur Louis, s'il n'y a pas de poudre dans l'air !

– Le navire est trop petit pour oser s'attaquer à la *Giralda*, objecta le jeune homme ;

– Sait-on jamais ? fut la réponse évasive de l'ancien galérien.

L'équipage du brick-goélette avait cargué ses basses voiles. Les marins et les miquelets du galion contemplaient curieusement cette manœuvre, tandis que Dolorès et sa suivante, attirées par le coup de canon, avaient rejoint leurs amis et s'intéressaient, elles aussi, aux évolutions du vaisseau.

S'apercevant de l'insuccès de la semonce, le capitaine fit tirer un second coup de canon qui, cette fois, alla traverser le grément du brick avant de se perdre dans l'océan. Un terrible cri de défi répondit à cette menace. Semblant braver l'énorme galion, le navire approchait de plus en plus. A peine parvenu à une demi-portée de canon, il passa au vent de la *Giralda*.

– Feu ! commanda alors le capitaine Gomez.

Une formidable détonation ébranla le bâtiment en même temps qu'un des mâts du brick s'effondrait, brisé à mi-hauteur. Cela n'empêcha pas l'équipage de manœuvrer aussi paisiblement qu'auparavant.

– Monsieur le comte, dit Louis à Mendoza, ce doit être un navire français. Ne remarquez-vous pas ?...

Il n'acheva pas : un cri formidable de « Flibuste ! Flibuste ! » venait de retentir, en même temps que deux pavillons, hissés à la drisse du vaisseau canoné, claquaient fièrement au vent du large. C'étaient l'emblème tricolore des flibustiers et la bannière fleurdelisée du roi de France.

– Les ladrones !... hurla le capitaine. Feu !... Feu de toutes pièces ! Pas de quartier pour ces coquins !

Une nouvelle décharge éclata. Le brick-goélette, qui avançait toujours, fut environné d'une pluie de mitraille. Celle-ci ne l'épargna pas. Cependant, en dépit des nouveaux et sérieux dommages causés à sa coque, le navire flottait toujours et manœuvrait, ne semblant pas du tout disposé à vouloir prendre la fuite.

Envisageant l'imminence d'un combat sans merci, le comte de Mendoza reconduisit en toute hâte Dolorès et Na Serafina dans leurs cabines. Louis et le Moulinois, intéressés, assistaient sans en perdre une péripétie au duel maritime qui venait de s'engager. Ils ne savaient s'ils devaient faire des vœux pour le triomphe de leurs compatriotes ou pour celui de leurs compagnons.

Le jeune garçon pouvait donc, enfin, voir à l'œuvre ces flibustiers qui faisaient trembler le puissant empire espagnol ! Il admirait leur témérité et leur esprit de discipline. Ils étaient environ cent

cinquante, groupés sur le pont de leur vaisseau qui portait ses armures à tribord, tandis que la *Giralda* avait les siennes à bâbord. A la seconde bordée, sur un commandement de leur capitaine, tous les aventuriers s'étaient jetés à plat ventre, évitant le plus possible de servir de cibles aux canonniers espagnols. Néanmoins, malgré les précautions prises, plusieurs d'entre eux furent fauchés par la mitraille.

Sans répondre au feu de la *Giralda*, le brick-goélette approcha&it toujours. Se voyant à la hanche du galion, pour l'aborder par-dessous, il laissait le vent arriver à tribord.

– Feu de toutes pièces ! hurla de nouveau le capitaine Gomez, bien certain de réduire son adversaire par le canon avant qu'il ait été capable de l'atteindre. Une nouvelle bordée s'abattit sur le vaisseau. Un des boulets coupant la drisse, les deux pavillons vinrent s'abattre sur le pont. Un hurlement de joie retentit parmi les groupes des Espagnols. Les miquelets qui, à tout hasard, s'étaient munis de leurs mousquetons, ne pouvaient contenir leur allégresse. Plusieurs d'entre eux esquissaient un fandango effréné sur le pont, persuadés qu'ils n'allaient faire qu'une bouchée des ladrones.

Des fragments de cordages, des débris de planches, de larges flaques de sang s'étalaient sur le tillac du brick dont, maintenant, on pouvait lire le nom à l'avant : *l'Indompté*. Agile comme un singe, un flibustier, grimpant le long du grand mât, sans se soucier de la fusillade des miquelets et de quelques marins qui l'avaient pris pour cible, alla clouer à son sommet les deux pavillons descendus. Une acclamation retentissante des aventuriers accueillit cet exploit.

Cependant, à bord du brick-goélette, les flibustiers s'impatientaient, ne comprenant pas la tactique de leur chef. Il leur en coûtait d'essuyer le feu des Gavachos (c'est ainsi qu'ils surnommaient les Espagnols) sans y répondre efficacement.

– Va-t-on continuer pendant longtemps de servir de cible aux hidalgos ? maugréa un grand diable. Les cheveux hirsutes, la barbe en désordre, une bouffarde entre les dents, il s'adressait au capitaine, un véritable colosse qui, le feutre posé cavalièrement sur la tête, paré d'un costume magnifique, caressait nerveusement la poignée de son épée.

– Patience, Brûle-Gueule, se contenta-t-il de répondre, les Gavachos n'auront pas le dernier mot !

Une fois encore, la manœuvre de *l'Indompté* lui valut de recevoir une nouvelle bordée de son adversaire. Plus maladroitement adressée que les précédentes, elle ne lui causa que des pertes et dégâts insignifiants. Alors, le chef se dressa subitement, observant d'un coup d'œil la situation de son navire. C'en était fait. Grâce à sa patiente tactique, l'adversaire allait se trouver à la portée des grappins d'abordage !

De leur observatoire, Louis et le Mouloinois contemplaient toujours les aventuriers. Ils s'étonnaient de leurs costumes, si, toutefois, il convenait d'appeler costumes les casaques de toile et les caleçons très courts qui leur venaient jusqu'à mi-cuisse ! Couverts de tâches de graisse et de sang, ils portaient à la ceinture, pour la plupart, un étui de peau de crocodile qui servait de fourreau pour leurs couteaux et pour leur baïonnette. Tous, à part le capitaine, étaient ainsi vêtus. Tous aussi, malgré la position gênante qu'ils occupaient, serraient

nerveusement dans leurs mains qui la hache, qui le sabre d'abordage. Des pistolets passés à travers les ceintures complétaient cet équipement guerrier. Dominant le grondement du canon, la voix du capitaine se fit entendre :

– Frères de la Côte !...

Une fusillade nourrie des miquelets, dont, maintenant, beaucoup étaient postés dans les agrès, s'abattit autour de lui, blessant quelques hommes. Sans se soucier du danger, l'aventurier reprit :

– Frères de la Côte !... Le moment est venu de prouver aux Gavachos que vous n'êtes ni des poltrons ni des lâches ! En avant ! Sus au galion et vive la Flibuste !

– Flibuste !... Flibuste !! clamèrent les flibustiers qui venaient tous de se dresser, les armes à la main.

Avant que *l'Indompté* ait culé sur la *Giralda*, Louis d'Orillac put voir, à travers la fumée, un grand nombre d'aventuriers – dont le capitaine – qui esquisaient un signe de croix. Quelques uns même chantaient des cantiques.

Le choc fut terrible. Lorsque les deux navires se rencontrèrent, deux flibustiers, qui s'étaient imprudemment avancés, furent coincés entre les flancs du galion et du brick. Les deux équipages, horrifiés, virent deux masses sanglantes s'effondrer dans les flots. Puis, un craquement qui secoua les deux adversaires dans toutes leurs membrures retentit. Les vergues se balançant, les manœuvres s'entrechoquèrent. Les grappins furent lancés, pendant que les Frères de la Côte reculaient rapidement leurs canons qui auraient pu gêner l'abordage. Un noir gigantesque s'occupa à lancer

une ancre qui vint s'accrocher dans un des sabords du galion. Aucun recul n'était possible de part et d'autre. Les navires étant désormais solidement accolés, les deux équipages devaient vaincre ou mourir.

Affolé, le capitaine Gomez essaya vainement de rallier les miquelets épouvantés par le coup d'audace des aventuriers. La plupart d'entre eux, peu habitués à soutenir un combat naval, se blottissaient dans les agrès. Lorsque deux cents marins de la *Giralda*, le sabre d'abordage en main, se portèrent vers le point menacé, sous la conduite de Brûle-Gueule, qui ne maugréait plus et combattait avec acharnement, une trentaine de flibustiers avaient déjà enjambé le bastingage.

Harcelés par le groupe toujours grandissant des aventuriers, qui étaient pourtant deux fois moins nombreux, les Espagnols reculaient pied à pied. Ils esquissaient de temps à autre un retour offensif, mais abandonnaient définitivement quelques mètres du pont devant l'irrésistible ténacité de leurs adversaires.

Ne laissant qu'un très petit nombre des leurs à bord de *l'Indompté*, les Frères de la Côte envahissaient le galion. Se laissant glisser le long des agrès, ils se précipitaient comme des diables à bord de la *Giralda*. Les quelques aventuriers restés sur le brick tiraient sur les miquelets juchés dans les vergues du galion. Les uns après les autres, les malheureux venaient s'abattre sur le pont. Du haut de leurs perchoirs, certains d'entre eux exécutaient même un plongeon afin d'échapper au sort que subissaient leurs camarades.

En vingt minutes, le château d'avant fut déblayé par les flibustiers qui avaient pris pied sur le pont. Malgré les pertes sévères qui leur avaient été

infligées, ces derniers acculaient de plus en plus les matelots et les miquelets survivants. A peine s'étaient-ils emparés de quelques pièces de canon qu'ils les reculèrent des sabords, et, les faisant rouler, les pointèrent contre leurs adversaires. Aux ravages de la fusillade et de l'arme blanche s'ajoutèrent ceux de la mitraille.

A un certain moment, les flibustiers hésitèrent devant la résistance acharnée de leurs ennemis. Mais une voix de stentor se fit entendre au milieu d'eux. En même temps, couvert de sang, les vêtements en lambeaux, son grand feutre traversé de part en part par les balles, leur capitaine s'élançait au plus fort de la mêlée.

– Requins et cachalots ! criait-il. Il ne sera pas dit que les vaillants Frères de la Côte auront reculé devant les Gavachos !... En avant !... Flibuste !... Flibuste !...

Bondissant au milieu des rangs serrés des Espagnols, l'aventurier abattit Gomez d'un coup de sabre.

– Le capitaine est tué ! Le navire est à nous ! rugit-il.

Une clameur de triomphe parcourut les groupes ensanglantés des flibustiers. Découragés par la mort de leur chef, les matelots combattaient avec l'énergie du désespoir, préférant se faire tuer plutôt que de se rendre.

Malgré leur nombre, que pouvaient-ils faire contre les véritables démons qu'étaient les Frères de la Côte ? En dépit de leur défense énergique, tout le pont fut bientôt au pouvoir des aventuriers qui, en

poussant des clameurs effrayantes, se précipitèrent en direction des cabines et du château arrière.

Jusqu'alors, Louis d'Orillac et le Mouloinois n'étaient pas intervenus dans la lutte. Il leur répugnait de porter les armes contre les Français. Leur qualité de passagers ne les obligeait d'ailleurs pas à prendre part à la défense de la *Giralda*. La situation changea subitement quand, ivres de carnage, enivrés par la certitude de la victoire, les flibustiers se précipitèrent vers le refuge de Dolorès et du comte de Mendoza.

Se frayant un passage à travers les rangs des Espagnols, qui refluaient en désordre en direction du château arrière, les deux Français, l'épée à la main, vinrent se placer devant les cabines de leurs amis. Louis d'Orillac escrimeait à merveille. Quant au Mouloinois, jadis la plus fine lame de son régiment, il se préparait à accomplir des prodiges de valeur.

Enjambant les cadavres, massacrant tout sur leur passage, les flibustiers, précédés de Brûle-Gueule et du géant noir, s'avancèrent vers les deux hommes.

– Sus aux Gavachos !... Flibuste !... Flibuste !! hurlaient-ils, les prenant pour de riches passagers espagnols.

– Et vive le roi de France ! clama le Mouloinois. Prouvons à ces bravaches que les galères n'ont pas terni la réputation de bretteur de Jacques Blanchet !

Les deux compagnons engagèrent l'épée, tenant en respect les aventuriers quelque peu étonnés de les entendre s'exprimer en français.

– Or çà, messieurs, s'écriait Louis en ferraillant, je vous connais de réputation, mais je n'aurais jamais pensé que vous puissiez faire la guerre aux femmes !

– Cause toujours, joli damoiseau, ricana Brûle-Gueule. La victoire est à nous. Ces bandits Gavachos en subiront les conséquences !

– Par la sangbleu, vous ne parviendrez aux cabines qu’après avoir passé sur nos deux corps ! gronda le Moulinois qui ajouta, philosophe : Décidément, la politesse des marins ne vaudra jamais celle des bonnes vieilles troupes de terre !... Attention, l’ami ! termina-t-il en se penchant et en assénant un formidable coup d’épée sur le front du noir, qui s’était imprudemment approché, et qui s’écroula, assommé, sur le pont.

– Allons, frères ! Laissez-vous ces deux marmousets vous donner une leçon ! vociféra Brûle-Gueule en constatant l’hésitation de ses compagnons, dont deux nouveaux matelots venaient d’être assez sérieusement atteints par Louis et par son compagnon.

– Sainte Croix ! rugit le jeune homme, vous ne nous avez pas encore !

Et les deux amis de continuer à ferrailer, et les flibustiers de s’obstiner à forcer le passage. Soudain, leur capitaine vint s’interposer entre les combattants et leur ordonna de mettre bas les armes. En même temps, des hurlements de triomphe retentissaient à bord de la *Giralda*. Maîtres du château arrière, les Frères de la Côte, après s’être infiltrés dans l’entrepont, avaient conquis le galion, l’une des plus fortes unités de la flotte espagnole.

En quelques minutes, le pavillon impérial fut abaissé et remplacé par les couleurs des aventuriers, toujours inséparables de celles du roi de France. En voyant claquer au vent les fleurs de lis que saluaient

les vivats des vainqueurs, Louis et le Moulinois se découvrirent. Etonné, le capitaine se retourna.

– Des Gavachos qui saluent notre pavillon ! s'exclama-t-il. Par saint Yves, voilà qui est bien extraordinaire ! Qui êtes-vous donc, messieurs, qui venez de combattre avec une si belle vaillance ?

– Nous sommes des français, monsieur... Permettez-moi de nous présenter. Je suis le comte Louis d'Orillac, voguant à travers les mers en quête d'aventures. Mon compagnon, le brave Jacques Blanchet, dit le Moulinois, s'est décidé, lui aussi, à quitter la France pour un cas de force majeure, et vient, sans but, respirer l'air du Nouveau Monde. Nous ferez-vous, à votre tour, le plaisir de nous dire à qui nous avons l'honneur de parler ?

Le capitaine souleva son feutre déchiré par la mitraille. Puis, saluant fort aimablement les deux Français, il répondit avec une politesse que l'on n'aurait pas désavouée à Versailles :

– A Nicolas la Tempête, Frère de la Côte !

CHAPITRE V

APRES LE COMBAT

Cependant, de nombreux flibustiers étaient restés devant la cabine. Ils s'impatientaient visiblement de la conversation de leur chef et des deux Français.

– Que la sainte-barbe m'éparpille en mille morceaux, grogna l'un d'eux, s'il ne nous est plus permis de piller les trésors des Gavachos ! Pourtant, le capitaine connaît bien les lois de la Flibuste : « Droit au butin et parts égales pour tous ! »

– Parts égales pour tous ! repartirent d'une seule voix les aventuriers en se préparant à écarter les trois hommes et à enfoncer les portes des cabines.

Nicolas la Tempête pressentit le danger. Il connaissait les Frères de la Côte et savait qu'il était impossible de résister à leurs caprices, lorsqu'ils avaient remporté un succès. Néanmoins, la courageuse défense des deux Français lui en avait imposé. Il s'était promis de les protéger coûte que coûte contre la fureur de ses hommes.

– Un peu de patience, Frères ! cria-t-il en levant la main dans un geste d'apaisement. Ces deux

adversaires sont Français et n'ont rien de commun avec les Gavachos. Soyez certains qu'ils ne défendent pas les intérêts du roi d'Espagne ! N'est-ce pas, messieurs ? interrogea-t-il, en s'adressant à Louis et au Moulinois demeurés sur la défensive.

– Nous protégeons à la fois votre honneur et le nôtre, répartit fièrement le jeune garçon. Jusqu'ici, jamais je n'ai entendu dire que des Français faisaient la guerre aux femmes et aux vieillards. Les Frères de la Côte n'ont, j'espère, rien qui puisse les faire comparer aux bandits de grands chemins et aux coupeurs de routes. Vous croyez que je défends un précieux trésor et que je suis dépositaire des biens des Espagnols. Par la sangbleu, vous pourrez entrer dans les cabines et faire ce que bon vous semblera. Mais, auparavant, j'exige qu'il ne soit fait aucun mal à leurs trois occupants. Mon compagnon et moi, nous mettrons bas les armes, si vous nous faites serment qu'ils pourront sortir sans être inquiétés !

Des protestations et des grognements partirent des rangs des flibustiers.

– Finissons-en avec ces blancs-becs ! opina un grand gaillard dégingandé. Nous n'avons pas l'habitude de nous arrêter à de semblables niaiseries ! Nous sommes ici en plein combat, sur le pont d'un navire conquis, et non dans les salons du roi de France !

– Il a raison ! ponctuèrent plusieurs voix. Finissons-en au plus tôt et pillons les cabines !

– Vous passerez auparavant sur nos cadavres ! répondit Louis en brandissant son épée.

Et, sans aucun doute, le combat inégal allait recommencer. L'issue n'en était pas douteuse. Que